

## L'amour en prélude à la 41<sup>e</sup> saison du Tft

Aurélie Resch

Numéro 142, hiver 2008–2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Resch, A. (2008). Compte rendu de [L'amour en prélude à la 41<sup>e</sup> saison du Tft]. *Liaison*, (142), 49–49.

AURÉLIE RESCH

*On ne badine pas avec l'amour*  
d'Alfred de Musset, une production du Théâtre français de Toronto.  
Nicholas Van Burek et Julie Le Gal  
Photo: Dominic Manca

DANS LA PÉRIODE D'INCERTITUDES que nous traversons aujourd'hui, où nous assistons au vacillement de nos modèles et façons de penser, il n'est pas hors de propos de nous pencher de nouveau sur l'œuvre d'Alfred de Musset. Maître dans l'art de remettre en question sentiments et raison, ce grand poète et dramaturge nous offre dans ses écrits une réflexion profonde sur les tourments du cœur et les voies de l'intelligence.

Sans doute séduit par ces thématiques, le Théâtre français de Toronto a choisi de mettre à l'affiche, pour ouvrir sa saison, *On ne badine pas avec l'amour*, «proverbe dramatique» en trois actes qui pose la problématique de l'amour: Est-il bon d'aimer et de connaître le plaisir puisqu'on y trouve aussi souffrance, déception et solitude? Est-il préférable de dédier sa vie au «Seul» et à l'«Unique» dont on connaît l'amour pur et inconditionnel ou est-il plus avisé d'aimer son semblable et de se sentir vivant parce qu'on aime, au risque de se perdre et de multiplier les liaisons?

Dans la pièce, un baron décide de marier son fils brillant qui revient de Paris à sa pure et jolie cousine qui sort de son couvent. Une décision qui ne tient pas compte de la vision distincte que les deux jeunes gens ont de la vie. Prétexte d'intérêt commun qui fait osciller l'histoire entre comédie et tragédie, faisant alterner bienséance des adultes et des ordres religieux et fougue enthousiaste de la jeunesse, la pièce de Musset

entraîne le spectateur dans le monde classique du théâtre et des convenances tout en l'invitant à s'interroger sur les raisons qui nous font aborder la vie de telle ou telle façon.

Sylvie Leblanc a décidé, pour la mise en scène de ce grand classique du théâtre au Tft, de suivre le canevas traditionnel incontournable du genre. Costumes et coiffures d'époque, rythme égal et enjoué de la farce, décor dépouillé, lumière ténue et ambiance sonore discrète. Un choix qui taille la part belle aux acteurs, qui, talentueux et bien dirigés, s'en donnent à cœur joie. Raymond Accolas sait trouver le ton juste pour interpréter ce baron bougon et intransigeant et le rendre terriblement humain. Viola Léger choisit la sobriété pour faire ressortir dans ses propos toute l'ironie que la plume de Musset a choisie pour le chœur, tandis que Louise Nolan en prude chaperonne, John Gilbert et Robert Godin en curés gloutons, sots et imbus de leur personne, s'abandonnent avec plaisir à la surenchère de la parodie. Des caricatures sympathiques qui servent d'écrin aux trois personnages dramatiques de la fable. Mélanie Beauchamp offre toute sa fraîcheur à son personnage de paysanne candide qui ne demande qu'à croire en l'amour lorsqu'on le lui agite sous le nez et fait merveille dans le rôle de l'agneau sacrifié. Julie Legal, quant à elle, incarne à la perfection la vierge farouche, qui tour à tour s'interroge sur la nécessité de «succomber à la chair» et d'aimer, et se laisse submerger par la femme qui

sommeille en elle dont le sang bouillonne alors que l'amour fait petit à petit battre son cœur. Mais la palme de la meilleure performance revient sans nul doute à Nicolas Van Burek dont la passion, la sincérité et la vitalité font exploser le carcan de son personnage pour en faire *L'Être* de chair et de sang de cette pièce. La spontanéité et l'enthousiasme qu'il met dans son jeu et dans ses monologues font de Perdican un homme contemporain en butte à des questionnements qui le dépassent et qui le forcent à l'introspection. Une énergie qui secoue la pièce et qui permet à la mise en scène de dépasser le texte pour aller toucher le spectateur et l'entraîner dans la remise en question des choses qui semblent les plus évidentes.

On retiendra donc de cette interprétation de *On ne badine pas avec l'amour* une vigueur et un enthousiasme communicatifs qui mettent agréablement en relief une étude intelligente et toujours d'actualité de la dualité qui règne entre le cœur impétueux et la force de la raison. Un spectacle qui n'étonne ni n'éblouit par sa créativité ou son excentricité, mais qui offre un divertissement agréable et bienvenu sur les planches torontoises en cette fin d'octobre 2008. ||

*Aurélie Resch vit à Toronto où elle écrit des livres, des films, des articles. Le reste du temps elle parcourt le monde, joue avec ses enfants et regarde les gens vivre.*

